



(CYBER)HARCÈLEMENT ET RESSOURCES MOBILISÉES PAR LES ADOLESCENTS - PARTIE 2

Note n° 2 de l'Observatoire « Vies Numériques » du
Centre de Référence en Santé Mentale
Août 2017

Résumé

Depuis janvier 2016, le Centre de Référence en Santé Mentale développe une mission d'observatoire des usages et des usages problématiques d'Internet et des jeux vidéo. Ce rapport complète la Note n° 1 sur les ressources mobilisées par les adolescents lorsqu'ils sont confrontés à une situation de harcèlement.

Pascal MINOTTE, Axelle LÊ
Contact : p.minotte@cresam.be

Table des matières

Contexte et méthodologie	2
Analyse des données	3
De la diversité des faits et des perceptions.....	3
Réflexions autour de la « récurrence ».....	4
Une grande difficulté à réagir	7
Du côté des harceleurs.....	10
Du côté de la victime.....	10
Du côté des témoins	12
Les conséquences psychologiques.....	16
Comment ont-ils fait face ?	18
L'évitement des lieux, des situations et des personnes	18
L'investissement de lieux sécurisés	19
Les stratégies de distraction	20
Les plaintes somatiques et la somatisation	20
Les passages à l'acte auto et/ou hétéroagressifs	21
Consulter un « psy ».....	22
Agir sur soi, changer son apparence ou son attitude.....	23
Partager son expérience et aider les autres	23
Discussion	24
Pistes pour le futur	27
Bibliographie	28

Les auteurs

Pascal Minotte est psychologue. Il est responsable de l'Observatoire « Vies Numériques » du CRéSaM.

Axelle Lê a participé à ce travail dans le cadre d'un stage de Master en psychologie.

Contexte et méthodologie

La première partie de ce travail, publiée en 2016 dans la Note n° 1^a, a permis de faire une synthèse de la littérature scientifique sur la question du (cyber)harcèlement^b chez les enfants et les adolescents. Nous y avons également présenté une enquête quantitative concernant les ressources mobilisées par les adolescents lorsqu'ils sont confrontés à une situation de souffrance psychique en ciblant plus spécifiquement la question du harcèlement. Pour cette seconde Note, nous avons décidé de compléter ces résultats avec des données qualitatives. En effet, si la notion de harcèlement peut être définie comme désignant des « actes négatifs délibérés répétés à l'égard d'une personne qui ne voit pas comment y mettre fin »¹, celle-ci réfère néanmoins à une diversité de situations et de vécus dont une approche quantitative peut difficilement rendre compte. À travers les exemples qu'ils relatent, les adolescents interviewés évoquent des séquences d'événements dans lesquels la victime est confrontée à plusieurs personnes ou à un individu en particulier. Dans ce dernier cas, le harcèlement peut s'expliquer par une situation de rivalité amoureuse, il peut aussi s'agir de harcèlement sexuel ou « amoureux ». Le harcèlement peut parfois s'appuyer sur une photo ou une vidéo compromettante. Il peut s'agir aussi de la diffusion de rumeurs qui portent atteinte à la réputation de la victime et qui sont utilisées par ses harceleurs pour justifier les insultes et l'isolement dont elle est l'objet. Les attaques peuvent porter sur différents éléments comme l'apparence physique, l'orientation sexuelle, les mœurs supposées de la victime, etc. Autrement dit, le terme de harcèlement regroupe un ensemble de situations assez disparates dont les études épidémiologiques rendent difficilement compte de telle sorte qu'elles ne suffisent pas pour comprendre le phénomène et penser des moyens d'action. Nous avons alors décidé de procéder comme nous l'avons déjà fait concernant d'autres thématiques^{2,3}, en réalisant des entretiens individuels semi-directifs inspirés de la méthodologie des récits de vie et de la théorisation enracinée (MTE) ou Grounded Theory^{4,5}. Notre démarche a été inductive et exploratoire. Nous avons laissé aux « narrateurs » une grande liberté dans leurs façons d'aborder la thématique et de faire ou non des liens entre leurs expériences du harcèlement et d'autres dimensions de leur vie. Dans le cadre de cette approche, le caractère structuré et directif des entretiens était limité au minimum nécessaire afin de laisser le plus de place possible aux vécus, aux représentations et au vocabulaire usuel des participants. Les entretiens ont été réalisés « en présentiel » ou par visioconférence en fonction du lieu de résidence des participants. Ceux-ci ont été recrutés en Belgique et en France, principalement via un appel à témoignages sur les réseaux sociaux numériques dans différents groupes fermés de soutien et de partage. Nos critères de sélection des participants étaient relativement larges. Ceux-ci devaient avoir connu durant leur enfance et/ou leur adolescence une situation de harcèlement tel que définie plus haut. Par ailleurs, il fallait que

^a http://www.cresam.be/IMG/pdf/observatoire_vies_numeriques_1.pdf

^b Le préfixe « cyber » est placé entre parenthèses dans la mesure où nous pourrions ne pas l'utiliser. Le cyberharcèlement n'est qu'une des formes actuelles du harcèlement. Dans ce texte, lorsque nous utiliserons le terme « harcèlement » sans autre précision, ce sera pour évoquer toutes les formes de harcèlement dont le cyberharcèlement. Des précisions sont cependant apportées lorsque nécessaire.

les événements ne soient pas trop anciens pour que ceux-ci gardent une certaine pertinence par rapport au contexte actuel et que les participants aient des souvenirs relativement précis. Cependant, nous voulions aussi que les narrateurs aient pris un peu de recul par rapport à ce qu'ils avaient vécu et qu'ils ne soient plus victimes de harcèlement au moment de l'entretien. Le tableau 1 présente les 9 participants. Les récits récoltés ont ensuite été retranscrits en verbatim et analysés avec l'aide du logiciel Nvivo 11.

Tableau 1 : Récapitulatif des participants à l'étude

<i>Pseudo</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>	<i>Profession</i>	<i>Résidence</i>	<i>Modalité d'entretien</i>	<i>Niveau d'étude actuel</i>
<i>Laura</i>	F	23	Étudiant	Belgique	Présentiel	Université
<i>Thomas</i>	M	22	Étudiant	Belgique	Présentiel	Université
<i>Léa</i>	F	18	Étudiant	France	Visioconférence	Classe préparatoire aux grandes écoles
<i>Manon</i>	F	18	Étudiant	France	Visioconférence	Secondaire
<i>Marie</i>	F	18	Étudiant	France	Visioconférence	Bac + formation qualifiante
<i>Chloé</i>	F	17	Étudiant	France	Visioconférence	Secondaire
<i>Julie</i>	F	17	Étudiant	France	Visioconférence	Cours à distance
<i>Anaïs</i>	F	24	Étudiant	Belgique	Présentiel	Université
<i>Emma</i>	F	16	Étudiant	Belgique	Présentiel	Secondaire

Analyse des données

De la diversité des faits et des perceptions

Les participants à l'enquête ont tous rencontré une ou plusieurs situations de harcèlement que nous pourrions qualifier de « lourdes » tant par certaines caractéristiques objectives (comme la durée ou la fréquence du harcèlement⁶) que par leur impact émotionnel négatif. Le tableau 2 fait un résumé des types de harcèlements rencontrés par les uns et les autres. Le harcèlement moral^c est systématiquement présent dans les témoignages que nous avons récoltés. Celui-ci peut s'appuyer sur un support numérique comme une photo « compromettante » qui nuit à la réputation de la victime et justifie son ostracisation. D'autres formes de harcèlement sont également présentes comme le harcèlement physique (être régulièrement poussé dans les escaliers de l'école, etc.) et le racket (être obligé de faire les devoirs de son harceleur, etc.). Le harcèlement sexuel est également évoqué par certains participants. Ceux-ci en parlent néanmoins plus difficilement. Nous avons aussi distingué le harcèlement amoureux dans lequel une personne insiste de façon inadéquate –

^c Il faut noter que le harcèlement peut être moral, mais s'inscrire dans une peur de représailles physiques, même si celles-ci ne sont jamais agies.

mais non sexualisée – pour maintenir ou entamer une relation amoureuse. Nous avons également ajouté une catégorie « cyber » pour mentionner ceux qui ont été harcelés notamment via les réseaux sociaux. Nous noterons cependant à ce sujet que pour la majorité des participants, les réseaux sociaux sont avant tout décrits comme une source de soutien à travers les groupes d'échange en ligne auxquels ils participent.

Le tableau mentionne également la durée du harcèlement. Notons que la moitié des participants ont été confrontés à plusieurs situations de harcèlement simultanément et/ou à des moments différents. La durée mentionnée fait donc parfois référence à la somme des différents épisodes. C'est la raison pour laquelle nous avons intégré une colonne renseignant le caractère « récurrent » ou non du harcèlement dans les témoignages rencontrés. Nous utiliserons ce terme pour désigner le fait d'avoir subi plusieurs situations de harcèlement avec différents protagonistes à différents moments et/ou dans différents lieux.

Tableau 2 : Types de harcèlement rencontrés par les participants

Pseudo	Moral	Physique	Racket	Sexuel	Amoureux	Cyber	Durée	Récurrent
Laura	X	-	-	-	-	-	6 ans	X
Thomas	X	-	X	X	-	-	2 ans	X/-
Léa	X	-	-	-	-	-	3 ans	-
Marie	X	X	-	-	-	-	3 ans	X
Chloé	X	-	-	-	-	X	1 an	-
Julie	X	X	-	X	-	-	9 ans	-
Anaïs	X	-	-	X	X	X	Difficile à évaluer	X
Emma	X	-	-	-	-	-	À partir de ses 5 ans	X

Réflexions autour de la « récurrence »

Le caractère récurrent des situations de harcèlement rencontrées par les répondants constitue un trait caractéristique de certains récits. En effet, des participants ont été confrontés à plusieurs situations de harcèlement durant leur enfance et leur adolescence, dans des lieux, à des moments et de la part de harceleurs différents. À ce sujet, les récits laissent apparaître différents facteurs explicatifs.

Le harcèlement se centre préférentiellement sur certaines caractéristiques des victimes.

Parmi celles-ci nous allons retrouver une référence au physique de la personne harcelée dont notamment les problèmes de poids et l'identité sexuelle (ressembler à un garçon pour une fille ou à une fille pour un garçon), mais aussi à l'orientation sexuelle. Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse que les personnes qui présentent les caractéristiques en question sont plus susceptibles d'être harcelées.

À ce sujet, la littérature clinique⁷ nous explique que certaines situations de harcèlement peuvent se décrypter par le fait que la personne harcelée, par certaines de ses caractéristiques, renvoie au(x) harceleur(s) des questions (des éléments de tensions) problématiques pour eux. Par exemple, la question de l'apparence physique, de l'identité sexuée, de l'orientation sexuelle, sont autant de thématiques sensibles, surtout dans les premières années de l'adolescence. Cela expliquerait pourquoi elles sont souvent mobilisées dans les moqueries adressées aux victimes.

La contagion explique parfois la récurrence du harcèlement. Autrement dit, des témoins observent les brimades dont la victime est l'objet et reproduisent avec celle-ci une dynamique de harcèlement indépendante de celle qu'ils ont observé au départ. Le fait qu'ils aient constaté que la victime ne se défendait pas ou peu est un élément d'explication avancé par les répondants par rapport au phénomène de contagion.

En octobre novembre, quand la plupart des personnes de ma classe ont commencé à comprendre que je ne réagissais pas au niveau du harcèlement, l'information a dû passer d'une manière ou d'une autre à X. Il n'était pas dans ma classe à ce moment-là, mais je le voyais au cours de sciences. J'avais six heures de sciences, deux heures par semaine en trois cours et je le voyais donc en chimie, physique et bio. Je n'arrive plus à me souvenir du moment exact, mais je me souviens que j'étais en train d'attendre pour un des cours. Il était avec son groupe de potes et j'étais seul. Il y avait aussi d'autres personnes dans le couloir. Il a commencé à me dire d'office « mais putain t'as vu ta gueule, comment tu oses sortir de chez toi ? ». Et ça a commencé, les insultes sur le physique, sur mes cheveux longs, sur la façon dont je m'habillais à l'époque. (Thomas)

Bien qu'il faille utiliser ces explications avec précaution, dans la mesure où elles ne constituent en rien une justification ou une explication suffisante à elles seules, **des éléments de fragilité psychique et relationnelle chez les personnes harcelées** font partie des facteurs qui permettent de comprendre le fait qu'elles rencontrent de façon répétée des situations de harcèlement. Il est d'ailleurs probable que la répétition de la confrontation à des situations de harcèlement fragilise davantage la personne et la prédispose à en rencontrer d'autres dans ce que nous pourrions nommer un « cercle vicieux ».

Par exemple, la fragilité de Laura s'explique notamment par son histoire familiale. Dans son récit, la bienveillance semble absente des interactions au sein de la famille. Son père est alcoolique et violent et sa mère ferme les yeux sur les maltraitances. Le harcèlement à l'école est pour elle la continuité « logique » du contexte familial. Elle explique d'ailleurs que son père et ses frères et sœur ont eux-mêmes été victimes de harcèlement.

Mon père ne m'a jamais parlé à part pour me traiter de grosse, ou pour me dire que je n'étais qu'un fond de couille : « t'es qu'une pisseuse, suicide-toi mais fais pas de tache sur le mur ». ... Mes parents me traitaient de grosse aussi hein, ils faisaient la même chose que les élèves quoi. ... Je n'en avais rien à foutre d'être une fille, je voulais être un garçon manqué. Mes parents disaient que ça ne servait à rien une fille... (Laura)

De son côté, Emma a une histoire personnelle dans laquelle l'abandon tient une place très importante. En résonance avec son passé, elle développe depuis qu'elle est enfant des comportements qui vont systématiquement susciter l'irritation d'une partie de son entourage. Étiquetée hyperactive, son agitation lui vaut les foudres de certains enseignants. Par ailleurs, elle commet des petits vols qui alimenteront son statut de bouc émissaire auprès de ses camarades de classe. Ses comportements la placent au centre de l'attention de ses pairs et des adultes tout en matérialisant la mauvaise estime qu'elle a d'elle-même. L'étiquette de « voleuse » la suit encore actuellement et semble justifier à son égard des comportements agressifs notamment de la part des adultes comme les parents des autres élèves, par exemple.

L'entrée en secondaire, comme j'avais arrêté de voler, pour moi c'était une sorte de renaissance. Je me dis que tout va changer, que ça ne me suivrait plus ... Et au final, ça n'a pas vraiment changé. Enfin, ça a changé parce que ça a été un peu différent. Le harcèlement était moins présent, mais il y a quand même des soucis à ce niveau-là. Les langues de ceux qui étaient dans mon école en primaire se sont déliées. (Emma)

Les fragilités personnelles peuvent aussi consister en **une forme d'hypersensibilité et/ou une façon particulière de vivre et d'interpréter les relations avec les autres**. Par exemple, si la plupart des participants ont évoqué des faits qui laissent peu de place à l'interprétation quant au caractère malveillant des harceleurs auxquels ils ont été confrontés, la situation est plus complexe du côté d'Anaïs^d. Elle n'évoque aucun élément précis, mais plutôt des relations qui lui ont paru trop intrusives, trop insistantes à son goût. De façon générale, ses parents sont très présents dans sa vie, mais ses relations amicales restent relativement distantes. Elle explique cela par le fait que les autres ne sont pas toujours sincères. Elle exprime des attentes très fortes par rapport aux relations amicales qui, de ce fait, sont systématiquement décevantes et qui l'obligent finalement à maintenir ses distances avec les autres.

(Les relations amicales) j'ai fini par apprendre que ça ne sert à rien. Si c'est pour qu'on te laisse tomber comme ça vite fait. Même mes meilleures amies, je ne les ai jamais rencontrées en vrai. On se connaît parce qu'on était sur le même site de « fanfictions^e » et qu'on a fini par se mettre en ami sur Facebook. On a papoté et ça a fait atome crochu. Ça fait bien 6 ans qu'on se connaît et qu'on est meilleure amie. On est ressource l'une de l'autre, c'est vraiment dans les deux sens. (Anaïs)

Dans ce contexte, les deux amoureux « contrariés » qui se sont montrés insistants vis-à-vis d'elle (sachant qu'il est très difficile d'évaluer de l'extérieur le caractère plus ou moins adéquat de leur démarche) l'ont rapidement déstabilisée. Elle n'a par ailleurs pas réussi à leur dire qu'elle ne voulait plus avoir de contact avec eux, ce qui ajoute au caractère un peu confus de la situation. Elle le code néanmoins comme étant du harcèlement.

^d Anaïs relate trois séquences de harcèlement. Une première se déroule via Facebook au début de l'adolescence et les deux autres sont liées à des amoureux éconduits. Nous évoquons ici ces deux dernières.

^e Activité qui consiste à écrire des fictions au départ des univers de ses romans préférés.

Évidemment, le harcèlement tient aussi à l'interprétation faite par chacun de la situation. Anaïs n'identifie pas d'intention malveillante dans le chef des deux garçons qui la courtisent. Par contre, elle ne voit pas comment mettre fin à la situation, car elle n'arrive pas à leur dire ce qu'elle pense vraiment. Elle se sent ainsi coincée dans une impasse relationnelle alors qu'il est particulièrement important pour elle de maîtriser les relations amicales ou amoureuses. Pour Anaïs, étant donné ses fragilités, la situation est harcelante.

À l'écoute des récits de Laura, Marie, Anaïs et Emma, on ne peut s'empêcher d'être étonné par le fait qu'elles aient rencontré à plusieurs reprises des formes relativement lourdes de harcèlement dans des contextes plus ou moins indépendants les uns des autres. Dans ces situations, il serait absurde d'exclure les caractéristiques des victimes de notre compréhension du phénomène. Cependant, nous devons aussi veiller à ne pas surestimer l'importance de celles-ci dans l'ensemble des facteurs explicatifs. L'erreur fondamentale d'attribution⁸ est un biais cognitif qui consiste chez un observateur à privilégier des explications dispositionnelles au détriment des explications situationnelles. Pascale Desrumaux⁹ a montré que le fait de savoir que la victime a déjà été harcelée par le passé dans d'autres contextes amène les témoins à se montrer plus compréhensifs avec les harceleurs.

Ceci étant, le plus étonnant dans les témoignages recueillis, ce n'est pas la répétition des situations de harcèlement mais leurs durées. Comment est-il possible d'être harcelé aussi longtemps sans qu'aucune solution satisfaisante ne soit trouvée ? C'est la question qui guidera notre réflexion dans le chapitre suivant.

Une grande difficulté à réagir

À l'exception d'Emma, les participants mentionnent deux difficultés lorsqu'on les questionne sur la façon dont ils ont fait face au harcèlement. D'une part, **une difficulté à réagir lorsqu'ils sont insultés** et/ou maltraités et d'autre part, **une difficulté à en parler à un adulte** susceptible de les aider.

La définition du harcèlement inclut une asymétrie dans les rapports de force ou, à tout le moins, une grande difficulté pour la victime à imaginer une issue au problème. C'est donc logiquement que les participants nous ont expliqué que, la plupart du temps, ils ne se défendaient pas ou peu par rapport au harcèlement dont ils étaient l'objet.

À ce moment-là, j'avais plus peur de me faire taper qu'autre chose. Donc, je n'ai pas trop réagi. (Chloé)

La peur des représailles – notamment d'une agression physique – explique en partie cette difficulté à réagir. Néanmoins, d'autres freins sont mentionnés.

Pour Laura, le début du harcèlement a coïncidé avec son entrée à l'école secondaire (au collège). Dans un premier temps, **elle a imaginé que sa situation était normale**. D'une part, elle pensait

que c'était souvent ainsi à l'école secondaire et de l'autre, elle estimait que les moqueries qui lui étaient adressées par les élèves étaient justifiées. Ce sentiment était renforcé par le fait que celles-ci étaient les mêmes que celles que lui adressait son père. L'impuissance de Laura renvoie à sa faible estime d'elle-même et à une forme de banalisation des violences psychologiques qui lui sont adressées depuis longtemps dans la sphère familiale.

Sans avoir eu un contexte familial difficile, Thomas est pourtant aussi ambivalent par rapport aux moqueries dont il est l'objet. Il les trouve excessives, mais ne peut s'empêcher de penser qu'elles sont « logiques ».

Je n'étais pas habillé comme les autres, je n'avais pas les cheveux courts comme les autres, je n'avais pas le dernier iPhone comme les autres. D'une certaine manière, je savais que leurs moqueries étaient beaucoup trop grosses. Mais voilà quoi, certains points étaient logiques. (Thomas)

D'autres participants expliquent leur manque de réactions parce que le problème ne leur semblait pas important au début et qu'ils ont d'abord estimé que ne pas réagir était une bonne stratégie. Ils pensaient que le harceleur allait rapidement se lasser. Ce qui ne fut pas le cas dans les témoignages que nous avons recueillis.

Je n'ai pas répondu. Je me suis dit que je n'allais pas mettre de l'huile sur le feu. Ça ne sert à rien quoi. Plus je vais l'ignorer, et plus il va arrêter. (Anaïs)

Parfois, la victime réagit faiblement, mais sa réaction n'a pas d'effet.

Oui, je leur disais "fous-moi la paix" et voilà quoi. Ils continuaient derrière. De toute façon, qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ? (Laura)

Des demandes d'ami, des messages qui revenaient (sur Facebook). Donc bin voilà, j'ai fini par répondre à quelqu'un. Je lui ai dit un truc du style « je ne suis pas intéressée, fiche moi la paix ». Mais ça ne sert à rien. (Anaïs)

L'humour est aussi utilisé, mais sans grande efficacité.

Quand on me disait que je ressemblais à un garçon, je disais un truc du genre : « ah ben pourtant je n'ai pas de pénis ». Ou des blagues à la con genre « appelle moi Laurent alors », enfin des blagues à la con quoi. (Laura)

Certains répondants expliquent également leur absence de réaction par le désir de protéger leur(s) harceleur(s). C'est le cas de Thomas et Anaïs qui évoquent une forme d'empathie vis-à-vis de ceux-ci et la peur de leur causer du tort. Ainsi, si des répondants expriment clairement leur colère, d'autres se montrent partagés. Cette ambivalence peut faire l'objet de différentes interprétations. Nous noterons que, à minima, elle permet à la victime de s'inscrire dans un récit où elle est motivée par des intentions positives. C'est une façon pour elle de se réappropriier un morceau de son histoire, de reprendre un peu de contrôle sur celle-ci.

Son père (à la harceleuse) était vraiment violent. Et d'une certaine manière, c'était un peu ça qui m'empêchait de réagir. J'avais l'impression que si je réagissais,

j'allais augmenter un peu leur problème plus qu'autre chose. Si j'en parlais à ce moment-là autour de moi, j'avais vraiment l'impression qu'ils allaient se retrouver dans la merde par ma faute, et que ça allait vraiment leur faire plus de mal que de bien. (Thomas)

Enfin, ajoutons qu'il est parfois difficile pour les victimes d'expliquer précisément pourquoi elles n'ont pas réagi. Elles évoquent **une forme de sidération et l'effet inhibiteur de la présence d'un public.**

Devant tout le monde on se sent vraiment seul. Quand ça arrive devant tout le monde, vu qu'on ne réagit pas, c'est... On ne peut pas forcément réagir puisqu'il y a tout le monde, c'est ... Oui... On se sent vraiment seul quand c'est devant tout le monde. Je me dis qu'en face-à-face peut-être j'aurais osé répondre, mais quand y'avait plein de monde, j'étais J'avais juste envie que la personne se taise et ... j'ai jamais, je me suis jamais vraiment défendue. (Léa)

Comme nous l'avons déjà mentionné, la difficulté à réagir au moment des agressions est souvent associée à **une difficulté à en parler à son entourage.** Cependant, comme nous pouvions déjà l'observer dans l'enquête quantitative (Note n° 1), il semble que le harcèlement soit rarement un fait ignoré de tous. Souvent, quelques personnes autres que le(s) harceleur(s) et la victime connaissent la situation^f, ne fût-ce que parce qu'elles en sont témoins. Dans ce contexte, la difficulté à faire appel aux autres pour obtenir de l'aide ne doit pas s'interpréter uniquement à l'aune d'une lecture centrée sur la victime. **Les dynamiques collectives et les jugements portés par chacun sur la situation ont un rôle important dans le maintien, parfois sur le long terme, de la problématique.**

Différentes références théoriques peuvent être mobilisées pour expliquer ce phénomène. Nous pensons notamment à *la théorie du désengagement moral* de Bandura¹⁰ utilisée généralement pour comprendre la psychologie de l'agresseur, mais qui peut s'appliquer à toute personne confrontée à un problème de conscience, ce qui est le cas des témoins. Il est aussi possible d'évoquer *la théorie du monde juste* de Lerner (1966)¹¹ déjà mobilisée dans certains travaux⁹ pour comprendre le positionnement des témoins de harcèlement au travail et qui devrait pouvoir s'appliquer également au harcèlement scolaire.

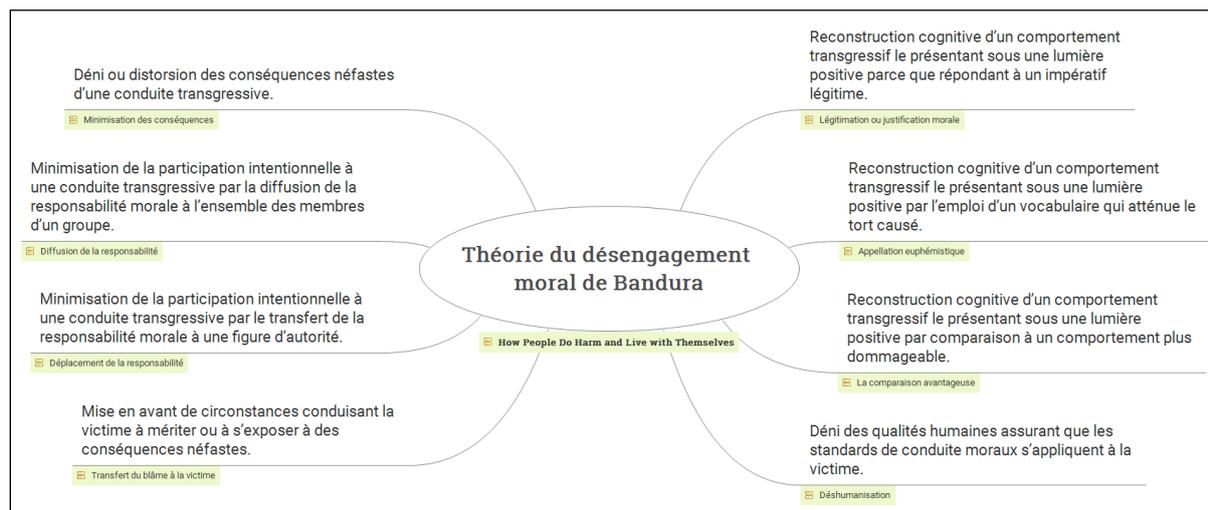
Les récits récoltés auprès des participants nous suggèrent qu'il existe une tendance à **la minimisation des faits par l'ensemble des protagonistes** (auteurs, victimes et témoins). Les récits laissent penser qu'un ensemble de phénomènes convergents tendent à amener chacun à pratiquer « l'appellation euphémistique » décrite par Bandura¹⁰ ainsi que d'autres mécanismes de désengagement moral. Évidemment, nous devons tenir compte du fait que les récits ne rendent compte que du point de vue des victimes, ce qui nous oblige à nous montrer nuancés et prudents. Par exemple, les témoins n'ont généralement qu'une connaissance partielle de la situation.

^f Ce qui ne veut pas dire qu'ils en ont une représentation identique à celle de la victime.

Du côté des harceleurs

La théorie du désengagement moral¹⁰ est fréquemment utilisée pour comprendre comment les individus peuvent faire du tort à autrui tout en neutralisant leurs problèmes de conscience et en adhérant aux principes de bases de la société à laquelle ils appartiennent[‡]. Le tableau 1 reprend les principaux mécanismes de « désengagement moral » proposés par l'auteur.

Figure 1 : Bandura, A. (2016). Moral Disengagement: How People Do Harm and Live with Themselves. New York: Worth Publishers.



Nous verrons par la suite que les mécanismes mis en avant par Bandura ne s'appliquent pas uniquement aux harceleurs. Les témoins et les victimes peuvent aussi mobiliser ces biais cognitifs.

Du côté de la victime

L'enquête quantitative réalisée sur un panel de 986 adolescents âgés de 13 à 19 ans (Note n° 1) nous a montré qu'il est rare que les adolescents ne parlent à personne du harcèlement dont ils sont l'objet, surtout s'ils estiment que celui-ci est important. Par contre, **il est fréquent qu'ils minimisent les faits lorsqu'ils les expliquent**. Les interviews ont confirmé ce constat. Les raisons évoquées par les répondants pour expliquer le fait qu'ils n'ont pas alerté un proche au sujet du harcèlement ou qu'ils en ont parlé en minimisant les faits sont identiques :

- Ils craignent les représailles.
- Ils veulent protéger leurs proches des émotions négatives engendrées par la révélation de ce type de situation.
- Ils ont peur de ne pas être crus concernant certains faits.
- Ils éprouvent de la honte par rapport à la situation en général ou à certains faits en particulier.
- Ils estiment que les critiques qui leur sont adressées sont fondées.
- Etc.

(Thomas, concernant ses parents) J'avais peur qu'ils ne me croient pas sur le fait que j'étais harcelé. C'était la crainte qu'ils ne me prennent pas au sérieux qui me

[‡] Par exemple, il est très possible que les harceleurs se disent contre le harcèlement s'ils sont questionnés sur le sujet en général, ce qui les oblige à justifier leur comportement vis-à-vis de la victime.

posait le plus problème pour en parler. Mais une partie de moi se disait aussi : « mon père ne va pas laisser faire ce genre de choses, ma mère non plus », mais voilà quoi. J'étais vraiment partagé entre deux trucs. D'une part parce que j'aurais eu l'impression de les humilier d'une certaine façon à pas régler le problème par moi-même ou peut-être tout simplement que j'avais intégré le fait que j'étais devenu un objet de moquerie. Je n'arrive pas vraiment à faire le tri dans la question. (Thomas)

Certains évoquent aussi un sentiment de honte et la peur de renvoyer une mauvaise image d'eux-mêmes à leurs parents. Ils ont le sentiment que ceux-ci attendent d'eux qu'ils soient des « enfants sans problème » pour qui tout se passe bien à l'école. Ce désir de ménager ses proches peut aussi renvoyer au fait de les protéger des émotions négatives liées à la révélation du harcèlement.

Je sais que ça leur aurait fait très mal au cœur et je n'avais pas envie de ça. Donc, je me suis dit que ça allait passer et puis hum... Je préférerais que ce soit moi qui prenne plutôt qu'eux. Je ne voulais pas qu'ils sachent parce que je sais qu'ils auraient été dans le même état que moi vu qu'ils m'aiment vraiment. Ça les aurait presque mis aussi mal que moi et je pense qu'ils se seraient sentis coupables de pas s'en être aperçu. (Léa)

Par ailleurs, les victimes peuvent aussi être prises de doutes par rapport à leur interprétation de la situation (*est-ce que j'évalue bien la gravité de la situation ?*) et/ou douter que les autres puissent avoir la même interprétation qu'elles (*les autres pensent que la situation n'est pas si grave et/ou que j'en suis responsable*). Ces doutes sont parfois renforcés par une dynamique globale modélisée dans la Figure 2 (p. 16). Ainsi, ils peuvent être entretenus par le discours du harceleur qui associe, par exemple, ses moqueries à « de l'humour ». Bandura^{10,12} parle d'*appellation euphémistique* pour désigner ce phénomène.

Alors ils ont commencé à continuellement me faire chier niveau insultes et tout ça. Puis ils ont commencé à trouver très amusant de me voler mes affaires. Donc, c'est ça que je trouvais extrêmement compliqué de parler de harcèlement parce qu'à chaque fois c'était toujours « c'est de l'humour, c'est une blague hein ». Quand on t'a volé ton livre de néerlandais et qu'on te le rend qu'à la fin de la journée alors que la prof t'a engueulé parce que tu avais oublié tes affaires, c'est extrêmement amusant. Quand on s'amuse à te voler ton plumier en début de journée pour te le rendre de nouveau à la fin de la journée, c'est extrêmement amusant. C'est effectivement de l'humour. (Thomas)

D'autres croyances peuvent amener les victimes à minimiser les faits en reprenant, paradoxalement, des raisonnements utilisés par les harceleurs pour se donner bonne conscience.

☞ *Le transfert du blâme à la victime* c'est-à-dire la mise en avant de circonstances conduisant la victime à mériter son sort¹⁰.

Ils ont commencé à attaquer le fait que je sois grosse, et j'étais d'accord avec eux et donc je ne me défendais pas. Bin oui, c'est comme si tu voyais un handicapé en chaise roulante et que tu disais « ah ah ah t'es en chaise roulante ». Le mec tu veux qu'il fasse quoi à part acquiescer ? C'est la vérité. (Laura)

☞ *La comparaison avantageuse* et la *minimisation des conséquences* c'est-à-dire la reconstruction cognitive d'un comportement transgressif le présentant sous une lumière positive par comparaison à un comportement plus dommageable¹⁰.

J'avais l'impression que mon problème n'était pas très grave par rapport à d'autres choses et du coup, je n'ai pas osé aller chez le psy. J'avais une peur, c'était qu'ils me disent « mais ce n'est pas grave ». Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais vraiment cette peur-là. (Léa)

☞ *Le déni de responsabilité*, destiné à soutenir l'idée selon laquelle l'auteur des faits n'est pas vraiment responsable de la transgression, car il a été poussé par les circonstances, un environnement particulier ou d'autres personnes^{10,13}.

J'avais de la peine pour eux qu'ils en soient réduits à faire ce genre de choses pour se calmer ou un truc du style. Je me disais que c'était leur environnement direct qui devait faire une espèce d'effet comme ça, pour qu'ils commencent à s'acharner sur les autres comme ça et devoir se trouver un exutoire. Et je me suis dit qu'à un moment ou un autre, leur situation allait se redresser et qu'ils allaient arrêter. (Thomas)

Du côté des témoins

Si les harceleurs et les victimes peuvent avoir tendance à minimiser les faits, il semble que ce soit aussi le cas des témoins, autant du côté des jeunes que des adultes. En tous les cas, c'est ainsi que les choses sont perçues par les personnes interviewées. Non seulement les victimes parlent difficilement du harcèlement, mais les témoins évitent également le sujet.

Les profs le voyaient, mais ne disaient rien. T'as les gens qui le voient, tu sais que les gens le voient, mais ils ne disent rien. Tu ne vas pas en parler aux gens puisqu'ils ne disent rien. Tu ne vas pas aller te confier à quelqu'un alors qu'il n'a rien fait et qu'il s'en fout ? (Laura).

Le harcèlement installe un malaise entre les témoins et la victime qui impacte directement leur relation. La honte, les jugements, les conflits de loyauté sont autant de non-dits qui peuvent amener les témoins à prendre leurs distances, indépendamment du fait qu'ils puissent craindre d'être eux-mêmes harcelés. Ainsi, outre les effets psychologiques sur la victime elle-même, le harcèlement tend à gangrener les relations amicales dans l'environnement où il se déroule.

J'en parlais un peu avec eux, mais ils disaient « oublie, laisse tomber ». Je pense qu'ils ne se rendaient pas compte de ce que c'est. Même s'ils le voyaient, ils ne devaient pas se rendre compte vraiment de ce que ça fait. Ils me disaient « passe au-dessus » et tout ça. Mais bon, je pense qu'ils ne comprenaient pas vraiment ce que ça peut faire quoi. Mais oui, ils ne se sentaient pas du tout concernés. Pourtant, c'était des amis, vraiment des amis que j'adorais, mais ils ne se sentaient pas concernés par ça. (Léa)

Au bout d'un moment, la fille qui était avec moi, ça l'a saoulée d'être aussi à l'écart des autres. Donc du coup, elle m'a laissée un peu tomber et là j'étais vraiment toute seule. (Chloé)

Au sujet des témoins, nous pouvons faire l'hypothèse que ces derniers éprouvent un inconfort créé par le dilemme moral : agir ou non face à la violence qu'ils observent sachant qu'ils risquent eux-mêmes d'être pris pour cible. Dans ces conditions, comme le(s) harceleur(s), ils pourront avoir recours à des processus cognitifs de neutralisation¹⁴ des problèmes de conscience tels que l'appellation euphémistique (*c'est pour rire*), la diffusion de la responsabilité (*personne n'a réagi, c'est aux profs à gérer ça*), le déplacement de la responsabilité (*elle n'a qu'à se comporter normalement, il n'a qu'à faire un régime*), etc.

Certains travaux sur le harcèlement moral au travail⁹ mobilisent *la théorie du monde juste* de Lerner (1980) pour expliquer que les témoins ont tendance à considérer les victimes en partie responsables des violences dont elles font l'objet. Ce processus vise à maintenir la croyance dans un monde juste et à préserver l'observateur de l'idée qu'il pourrait aussi être victime.

Il est significatif à ce sujet que les personnes interviewées ont trouvé plus facilement du soutien auprès d'amis extérieurs aux groupes concernés par le harcèlement. Il est, par exemple, plus facile d'en parler à des amis extérieurs à l'école dans laquelle se déroulent les faits.

Les participants ont également l'impression d'une minimisation des faits par les adultes (témoins ou non) de l'entourage. Par ailleurs, certaines réponses inhibent la victime dans ses tentatives pour en parler parce qu'elles renforcent son sentiment de ne pas être comprise. Il s'agit, par exemple, de phrases du type : « *ce sont des histoires de gosses* », « *c'est souvent comme ça entre ados* », « *il faut apprendre à se défendre* », « *mais non, tu es très jolie, ne les écoute pas* », etc. Celles-ci peuvent plonger le jeune dans une forme de perplexité. Doit-il les comprendre comme un réconfort maladroit ou comme une forme polie de désintérêt ? Dans tous les cas, si l'adulte ne se préoccupe pas du vécu de l'enfant et qu'il ne suit pas l'évolution de la situation, celui-ci se sentira encore plus seul qu'avant d'en avoir parlé...

J'en ai parlé à quelqu'un. Je suis retournée en primaire et j'avais quelqu'un qui s'occupait de moi en primaire. Je lui ai dit qu'on m'embêtait. Elle s'appelait X et c'est elle qui nous gardait. J'étais à la garderie jusqu'à 17 h tous les jours parce que mes parents travaillaient. Quand je lui ai expliqué, elle a réagi en me disant « c'est des conneries, tu ressembles à une fille. Ne les écoute pas ». Et je me suis dit que c'était faux, que je ressemblais à un mec. T'sais, quand t'es petit, tu te dis que de toute façon, les adultes ils ne comprennent rien. Elle était gentille et tout, mais ça m'a pas aidé. (Laura)

Nous terminerons ce point en évoquant la situation d'Emma, atypique par rapport aux autres témoignages. En effet, contrairement aux autres, elle s'est toujours défendue avec une certaine réactivité lorsqu'elle se sentait agressée et elle a toujours informé ses parents du sentiment qu'elle avait d'être rejetée et maltraitée par les autres enfants de son école. Cependant, la plupart des adultes de son entourage (son père, les enseignants) ont toujours estimé qu'elle était responsable de l'agressivité que les autres lui adressaient.

Emma se décrit comme « hyperactive et hyperémotive ». Des difficultés qu'elle explique par une histoire personnelle marquée par un abandon précoce, connu de tous (dont les enseignants). Or, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, les informations dont nous disposons concernant la victime vont jouer un rôle important dans l'interprétation que nous aurons de la situation. Par exemple, une information sur la « survictimisation » (le fait d'avoir déjà été victime par le passé) augmente le sentiment chez les témoins que la victime est responsable de ce qui lui arrive. Cette croyance est renforcée lorsque certains comportements de la victime évoquent cette « survictimisation »^{9h}.

Je suis quelqu'un qui a été hyperactif, je le suis toujours. J'avais des difficultés et si tu me brusquais, très vite je pouvais me fermer et ne plus rien dire. Et ça, le prof ne le calculait pas. (Emma)

Concernant Emma, tout le monde semble s'être accordé sur la proposition suivante : elle est une enfant difficile parce qu'elle a eu un passé difficile et c'est aussi pour ça qu'elle a des difficultés relationnelles. Cette proposition, apparemment logique, a empêché les adultes de prendre en considération son statut de bouc émissaire de sa classe.

Quand je lui (son père) dis « un tel m'a fait ça », il me disait « Ouais mais en même temps tu prends tout mal. Tout ce qu'on te dit, tu interprètes trop vite. Tu devrais rigoler de ça ». Mais je n'arrive pas à rigoler de tout. (Emma)

Ainsi, si Emma n'éprouvait pas les mêmes difficultés que les autres pour se défendre et pour parler de son problème, elle a rencontré la même propension de l'entourage à minimiser les faits. Propension qui, à elle seule, permet probablement d'expliquer beaucoup de la durée d'une situation de harcèlement.

^h Il ne faut probablement pas négliger le fait que certains enfants puissent énerver à ce point les adultes que leur empathie en est émoussée...

Figure 2 : Minimisation des faits de harcèlement par les protagonistes, vue d'ensemble



Les conséquences psychologiques

Avant de détailler les « stratégies » développées par les victimes pour faire face aux problèmes qu'elles ont rencontrés, nous allons nous attarder quelques instants sur l'impact psychologique de la situation de harcèlement. À ce sujet, les témoignages confirment les résultats des nombreuses recherches résumés dans la Note n° 1 (p. 9). **Une mauvaise estime de soi et la peur du jugement des autres** est l'idée qui a été évoquée le plus souvent par les personnes interviewées.

Je peux te dire que j'avais envie d'être quelqu'un d'autre. Il m'arrivait clairement de me détester. (Emma)

J'ai tout le temps peur du jugement. Puis j'ai souvent l'impression qu'on parle sur moi alors que pas du tout, je fais toujours attention à ça. (Léa)

L'exemple de « la mauvaise estime de soi » soulève deux questions transversales aux différents points évoqués dans ce chapitre. Premièrement, il n'est pas toujours facile de distinguer les causes des conséquences du harcèlement. C'est singulièrement le cas du manque de confiance en soi qui est tantôt mentionné comme « facteur explicatif » et tantôt comme conséquence. Cette complexité est probablement générée par le caractère circulaire des relations causales entre ces éléments. Ce qui, par ailleurs, ne nous empêche pas de constater que le harcèlement peut jouer un rôle extrêmement délétère sur l'estime de soi.

Deuxièmement, il n'est pas toujours évident de déterminer le caractère plus ou moins durable de ces conséquences. Le nombre et la complexité des variables ainsi que les différences interindividuelles suggèrent la prudence sur ce point. Cependant, l'émotion manifestée par les participants durant les entretiens nous laisse penser que la question du harcèlement reste sensible pour la plupart d'entre eux de façon durable.

Je parais toujours souriante et exubérante, mais en vrai ce n'est pas moi. La vraie moi, c'est juste une petite fille qui s'enferme dans son placard et qui ne bouge plus. Dès qu'il y a un obstacle, je me sens comme une biche entre les phares. (Anaïs)

L'angoisse et le stress sont aussi souvent mentionnés. Des émotions liées notamment à l'anticipation des journées d'école et de la confrontation avec le(s) harceleur(s). À ce sujet, une requête de recherche textuelle sur Nvivo 11 nous apprend que l'émotion la plus mentionnée durant les entretiens est la « peur » (57 occurrences).

Mes parents me forçaient à aller en cours parce que le lundi j'étais tout le temps malade. J'avais envie de vomir, des fois j'allais aux toilettes trois fois avant d'aller au lycée, que des choses comme ça. Ma mère et mon père me forçaient un peu quoi. De toute façon, s'ils m'auraient dit une fois « tu ne vas pas en cours », je sais que les autres fois j'aurais abusé et je n'y serais plus jamais allé. Au bout d'un moment, l'école c'était carrément une phobie quoi. Je ne pouvais plus Tous les matins, au même arrêt de bus, je ne me sentais pas bien. J'avais envie de pleurer et tout, alors que c'était au bout de la rue quoi. Je ne sais pas, j'avais peur. Toujours maintenant, j'ai un peu mal au ventre avant d'y aller. Je suis en terminale cette année. Je suis partie pendant les vacances, mais je n'ai pas eu de vacances, car je

stressais. Le mois de juillet, j'avais déjà peur de retourner au lycée quoi. Alors que j'avais deux mois de vacances avant d'y retourner, mais j'avais peur. Et puis dès le premier jour, c'est passé. Je me suis dit « hop, je suis en terminale, il ne me reste plus qu'un an. » (Chloé)

De la tristesse et des affects dépressifs sont régulièrement mentionnés, parfois en alternance avec de la colère et un sentiment de révolte. L'**irritabilité** est d'ailleurs un symptôme évoqué par plusieurs participants. Des « idées noires » (idéations suicidaires) sont également mentionnées par Julie et Marie qui feront chacune une tentative de suicide.

Je suis passée par plusieurs phases. Au début, j'étais en colère, puis j'étais triste. Après, j'étais un bouledogue, je rentrais dans tout le monde. Tous ceux qui faisaient des réflexions, j'allais les embrouiller. Même devant les profs, je me prenais la tête avec eux. (Chloé)

Par ailleurs, certains mentionnent une **amertume persistante** malgré le temps qui passe. Celle-ci est associée au sentiment d'une injustice et plus précisément une disproportion entre le préjudice subit et les punitions adressées aux harceleurs.

Quand j'ai su la punition qu'ils ont reçue, je me suis sentie mal. Je suis rentrée chez moi et j'ai pleuré. Ce n'était pas logique. J'en ai bavé toute une année scolaire, je me suis retrouvée à l'hôpital et j'ai manqué des cours. Et au final, eux, ils s'en foutent royalement et ils se prennent juste une heure de colle comme s'ils n'avaient rien fait. C'était ridicule. (Marie)

Un sentiment de solitude est mentionné par certains. Celui-ci peut être exacerbé par le fait que les témoins ne réagissent pas.

Certains espèrent une réaction de leurs proches tout en leur cachant ce qu'ils vivent. Ainsi, malgré le fait qu'elle ait caché le harcèlement dont elle était victime à ses parents, Léa espérait secrètement qu'ils le découvrent néanmoins. Ce vécu de solitude et l'ambivalence par rapport aux proches « qui n'ont rien fait » participent au sentiment d'amertume évoqué plus haut.

C'est peut-être bizarre, mais d'un côté je leur en voudrais peut-être de ne rien avoir remarqué tout seul. Enfin bon, je le cachais bien. Je comprends, mais je leur en veux peut-être un peu de ne pas avoir fait quelque chose. (Léa)

La honte fait partie également des sentiments régulièrement évoqués.

Enfin, nous verrons dans le chapitre suivant un certain nombre de points qui pourraient tout aussi bien trouver leur place dans ce chapitre sur les conséquences psychologiques. Nous pensons, par exemple, aux **plaintes somatiques et à la somatisation**, ainsi qu'aux **passages à l'acte auto et hétéroagressifs**. Par ailleurs, certains participants évoquent **des problématiques psychopathologiques** en les mettant directement en lien avec le harcèlement dont ils ont été victimes. Marie décrit un trouble de conversion avec déficit moteur, Julie une phobie scolaire et Emma une cleptomanie.

J'ai commencé à voler. Au final, t'es tellement blessé que tu ne sais pas où trouver du bonheur. Quand t'es en famille, ça te reste en tête, ça tourne tout le temps. T'essaies de changer ça, t'essaies de faire toujours plus et au final t'arrives pas. On m'a tellement poussé pendant des années que c'était mon moyen d'autodéfense, je dirais. Il m'a fallu deux ans avant de le dire, de pouvoir poser des mots en disant « ah bin ouais c'est à cause de ça que je fais ça ». Parce qu'en fait, c'est une conséquence, ce n'est pas entre guillemet une cause. Ça a été un automatisme que je ne pouvais pas contrôler. C'était plus fort que moi. (Emma)

Enfin, dans l'après coup, certains estiment que le harcèlement a eu aussi **une influence positive** sur eux. Par exemple, ils sont maintenant « meilleurs », plus sensibles à la souffrance d'autrui.

Ça peut paraître bizarre de se dire que des agresseurs nous changent autant dans notre comportement et pas seulement dans le mauvais sens. (Léa)

Comment ont-ils fait face ?

L'évitement des lieux, des situations et des personnes

Les stratégies d'évitement sont, de loin, les stratégies les plus évoquées par les participants. Certains lieux à l'école sont clairement identifiés comme étant **des lieux à risque qu'il faut éviter**. Il s'agit principalement des couloirs durant les intercourrs, de la cantine, du cours de gym, de la cour de récréation, voire de l'école en général.

J'osais même plus manger à la cantine, je ne mangeais plus le midi. Je me planquais quand c'était l'heure de manger. Je partais seule dans les toilettes, dans les douches, enfin ... Je trouvais quelque chose pour ne pas aller manger. (Marie)

Certains participants expliquent qu'ils essayaient de « sécher » le cours de gym ou l'école en général en simulant une maladie ou un problème physique. Certains évitaient l'attente dans les couloirs avant de rentrer en cours en arrivant systématiquement en retard. Certains recherchaient des lieux alternatifs à la cantine ou à la récréation où ils pouvaient s'isoler et se sentir en sécurité et relâcher leur vigilance. Cette sécurité peut aussi être trouvée dans un groupe de pairs bienveillants.

Sur les réseaux sociaux numériques la stratégie la plus évoquée consiste également à éviter les contacts avec les personnes harcelantes. Il s'agit de bloquer certains interlocuteurs, voire de supprimer ses « comptes » sur les réseaux sociaux numériques.

Moi je ne décrochais plus le téléphone fixe. Jusqu'au jour où j'ai décidé d'enregistrer son numéro (du harceleur) dans le fixe et de mettre « ne pas décrocher » à la place de son nom. (Anaïs)

J'ai supprimé mon compte à mon nom. On a supprimé Facebook et on a discuté de ce que les gens me demandaient et de ce que je pouvais faire pour me protéger. (Anaïs)

Cette prudence avec les moyens de communication et les réseaux sociaux numériques en particulier est toujours présente actuellement chez Anaïs, longtemps après les faits de harcèlement.

Donc du coup, quand je suis rentrée à la fac, donc beaucoup d'années plus tard (rire), par nécessité d'avoir un contact avec la fac à travers les groupes d'années, j'ai pris la décision d'ouvrir un nouveau compte. Sauf que maintenant c'était sous pseudo pour me protéger, même si mon pseudo est féminin donc on se doute que je suis une femme. Et sans mettre de photo de moi. Et j'ai aussi demandé à mes contacts de ne jamais publier des photos de moi sans demander. (Anaïs)

Toujours dans une logique d'évitement, certains participants ont, à l'époque des faits, signifié à leurs parents leur désir de **changer d'école**. En fonction des cas, les adultes de l'entourage soutiennent ce projet ou estiment la demande inadéquate ou disproportionnée. Par exemple, Chloé et Emma étaient soutenues par leur mère respective dans leur désir de changer d'école, mais les responsables d'établissement ont évoqué des « contraintes administratives » pour justifier leur refus. Comme alternative, l'école a conseillé à Chloé de consulter un psychologue. De son côté, Marie a dû attendre la fin de l'année scolaire puis a pu changer. Par contre, Julie a pu changer d'école en cours d'année. Elle a même arrêté de fréquenter l'école durant une période.

Voilà, mes parents étaient au courant et moi de toute façon je ne voulais pas retourner à l'école, c'était clair et net. Je ne faisais plus confiance ni aux professeurs, ni aux élèves. Donc là, ça m'a déclenché une phobie sociale qui est toujours présente. Mais quand même, je fais des efforts pour réussir à m'en sortir. (Julie)

En sixième, en regardant ma mère dans les yeux, j'ai dit clairement que je voulais changer d'école en plein milieu de l'année. Et j'ai fait plusieurs fois cette demande. Elle ne pouvait pas, en plein milieu d'une année et je n'avais pas vraiment d'excuse valable pour la société actuelle. Elle me disait qu'elle ne pouvait rien faire, que ce n'était pas elle qui décidait. Et je ne lui en veux pas, je pense qu'elle a tout fait pour ça, donc voilà en aucun cas je ne lui en veux. (Emma)

Le changement d'école est souvent vécu comme un second départ, une « renaissance ». Il s'accompagne parfois de décisions importantes comme de perdre du poids, de faire plus attention à son apparence physique (se maquiller, se laisser pousser les cheveux, maigrir, etc.), de se montrer moins timide, voire plus combatif, etc.

Mais quand même, j'ai trouvé ma place entre guillemet dans l'autre collège parce que j'ai mis ma timidité de côté pour aller vers les autres, ce que je n'avais jamais fait. (Julie)

Nous verrons par la suite qu'« agir sur soi », changer, est une autre stratégie développée par certains.

L'investissement de lieux sécurisés

Le fait d'identifier et d'**investir tout particulièrement un lieu sécurisant** constitue une démarche importante pour certains participants. Il peut s'agir de la maison familiale (ce qui implique de bonnes relations familiales) et/ou « sa chambre » (qui peut aussi être un lieu de protection par rapport à une mauvaise ambiance familiale). La métaphore de « la bulle » est souvent mobilisée.

J'avais vraiment peur d'aller à l'école, et quand j'en sortais, j'essayais de me changer les idées complètement avec autre chose. Ma maison, c'était devenu mon endroit. On va dire que quand j'allais à l'école c'était horrible, et je ne pensais qu'à une chose, c'était de m'enfermer chez moi tranquillement. C'était devenu mon lieu de protection on va dire. (Léa)

Les stratégies de distraction

Les stratégies de distraction sont évoquées par certains répondants. Il s'agit de **se changer les idées à travers certaines activités**. Par exemple, sont régulièrement mentionnés des loisirs liés aux écrans comme regarder des films et des séries, échanger sur les réseaux sociaux, écrire pour un blogue... Se concentrer sur son travail scolaire peut aussi être une façon de se « distraire » de ses problèmes.

J'ai toujours été bonne élève. Justement, je me dis que quand on travaille, à la maison ou à l'école, on oublie un peu. On ne pense à rien en fait. Du coup, je travaillais pas mal. Oui, j'ai toujours été assez bonne élève. (Léa)

Faire des « fanfictions », ça te permet de t'échapper de tes problèmes. C'est un moment où tu peux te détendre. Tu es toujours toi, tu es toujours dans le réel, tu es toujours là, mais tu racontes une histoire et c'est autre chose. Souvent, c'est un autre monde que tu racontes. Donc, ça permet de t'échapper, de trouver un espace à toi qui permet de t'exprimer. Je pense que tu exprimes tes soucis dans tes histoires. En même temps, tu y échappes, parce que ce n'est pas ton histoire que tu racontes, c'est celle de tes personnages. (Anaïs)

Passer du temps avec des amis, sa famille ou un animal de compagnie est évidemment aussi une façon de se distraire et de se sécuriser. À ce sujet, certains expliquent qu'ils préfèrent ne pas parler de leurs problèmes aux amis, mais que ceux-ci constituent une ressource parce qu'ils permettent de penser à autre chose. Par ailleurs, indépendamment de toute forme de soutien « actif » (émotionnel, informationnel et instrumental), les proches ont une fonction sécurisante de par leur simple présence. Les travaux de John Bowlby¹⁵ nous aident à comprendre l'importance du contact avec les figures d'attachement, notamment sur le sentiment de sécurité.

Leur présence, ça me faisait du bien. Je rentrais chez moi, j'étais avec ma famille, j'étais tranquille. Même s'ils ne savaient pas ce qui se passait, ils me faisaient du bien rien qu'à être avec moi. (Léa)

Même de rien, quand tu fais un câlin à un animal, peu importe que ça soit un chat ou un rat, faire un câlin à ton animal qui te fait des bisous et à qui tu fais plaisir, ça te détend. Le nombre de fois où je faisais un câlin à mon chat avec mon oreille contre son corps et avec le ronron, le nombre de fois où je me suis endormie. C'est vraiment quelque chose d'important, ça fait une présence. C'est un membre de ta famille quoi. (Anaïs)

Les plaintes somatiques et la somatisation

Certaines plaintes somatiques sont une façon d'éviter l'école. Thomas et Léa les identifient clairement comme étant du registre de la stratégie. Ceci étant, la frontière est parfois floue entre

stratégie et somatisation. L'angoisse, bien réelle, se manifeste aussi à travers certains symptômes physiques tout comme elle peut pousser certains à inventer ou « surjouer » des problèmes physiques.

Je m'en veux un peu d'avoir menti à mes parents, mais j'ai souvent fait croire que j'étais malade. En fait, je n'avais rien. Des fois c'était « j'ai un rhume », des fois c'était juste « oh je n'ai vraiment pas de cours dans la journée et j'ai mal à la tête ». On trouve toujours un truc. (Léa)

Les lundis matin, tous les lundis matin, j'étais malade. Dimanche soir, j'étais angoissée à l'idée d'aller au lycée le lendemain, du moins ça n'allait plus du tout quoi. (Chloé)

Parfois, il s'agit de somatisations spectaculaires sur lequel le sujet n'a aucun contrôle et qui convoquent l'attention de l'entourage. Julie évoque des crises de tétanie et Marie un trouble de conversion avec déficit moteur.

À cette époque, je faisais des crises de tétanie et j'ai fait une grosse crise de tétanie, mais une grosse. Pendant une heure, j'étais bloquée de la tête aux pieds en mode escargot. J'étais paralysée et tout le monde était venu autour de moi. (Julie)

Ils avaient trouvé un nouveau jeu où ils me poussaient dans les marches. Un jour je n'ai pas pu me relever parce que c'était comme si mes jambes n'avaient plus assez de force pour me soulever. ... Du coup, le collègue a appelé mes parents et je me suis retrouvée à l'hôpital. Ils m'ont fait des examens pour voir ce qui se passait parce que du coup ils ne comprenaient pas. Et c'est le pédiatre qui a dit que c'était du côté psychologique que ça se passait. Du coup, mes parents ont commencé à parler avec moi et de là, je leur ai dit. (Marie)

Les passages à l'acte auto et/ou hétéroagressifs

Parfois, ce sont des passages à l'acte plus ou moins violents qui vont attirer l'attention des adultes, voire calmer le(s) harceleur(s). Pour Thomas, il s'agit d'une **crise « clastique »** qui marquera un tournant important dans sa problématique. Il ne sera plus jamais embêté par la suite.

X était en train de se marrer, de se bidonner, et il me lâche « ouf ouf ouf oui, il fait une grosse colère le p'tit », avec un gros accent. Je n'arrive pas à le faire, mais voilà. Et c'est là que je me dis, enfin que mon cerveau me dit « zut », qu'il me dit « merde » et j'attrape X par le col. Je me rends compte qu'il a une tête de moins que moi. Je ne me souviens plus trop de la façon dont je l'ai frappé, c'est un peu flou sur le moment. J'ai juste senti mon cerveau qui me disait « merde ». Puis, une à deux minutes plus tard, je commence tout doucement à revenir. Je me rends compte que je suis en train de frapper quelqu'un et qu'il y a une dizaine de personnes sur moi et qui retirent X du lot. Des gens commencent à me gueuler dessus, ils sont en train de me dire de me calmer. (Thomas)

Après, à la fin de l'année, j'ai pété un plomb et j'ai pris un compas. Je lui ai planté dans la main. (Laura)

Cependant, le plus souvent, il s'agit de **passages à l'acte autoagressifs**. Marie, Julie et Anaïs ont eu des périodes durant lesquelles elles se sont scarifiées les bras ou le dessous des pieds.

Un jour, j'en ai eu tellement marre que du coup, je me suis réfugiée dans les toilettes et j'ai pris mon compas. Et puis, j'ai commencé ma première ligne... Sur le coup, je n'avais pas réfléchi et je l'avais fait sur le bras bien visible. Donc, les profs l'ont vu. Alors, j'ai dit que c'était mon frère qui m'avait fait ça. Mais elles ne me croyaient pas. Et du coup, la fille a remonté l'info à l'infirmière qui a appelé mes parents. Et du coup, j'ai été resuivie par une psy. On m'a laissé dans la même classe, on a essayé de calmer le truc, mais ça continuait. (Marie)

C'est comme si toute la haine que tu as en toi, toute la tristesse, quand tu coupes, tu as le sang qui coule et là tu te dis « ça y est, j'ai un sac, je l'ai laissé par terre ». (Julie)

Si les scarifications sont une façon de « somatiser » et de soulager la souffrance, elles sont aussi une manière d'informer l'entourage de l'importance de celle-ci. C'était aussi le cas de la tentative de suicide de Julie.

J'ai commencé l'automutilation. Après, je voulais me suicider sauf qu'il y avait des gars du chantier qui m'ont empêché de me suicider. Je suis rentrée chez moi et j'ai appelé ma mère. Là, elle est venue tout de suite et on est allé voir le directeur. (Julie)

Consulter un « psy »

La plupart des participants ont déjà consulté un psychologue et/ou un psychiatre. Certains ont eu l'occasion de parler en séance du problème de harcèlement, mais ce n'est pas directement ce problème qui a motivé les consultations à l'origine.

Le point de vue des participants sur les « psys » et sur l'utilité de consulter est hétérogène. Un certain nombre d'éléments, dont leur expérience personnelle, déterminent de façon singulière chez chacun un rapport plus ou moins positif aux professionnels de la santé mentale. Les récits sont contrastés à ce sujet.

Léa aurait aimé consulter et elle l'a demandé à sa mère. Cependant, comme cette dernière n'était pas informée des problèmes de harcèlement vécu par Léa, elle a estimé que ce n'était pas nécessaire. Par ailleurs, Léa explique qu'elle a formulé sa demande de façon assez hésitante parce qu'elle n'était pas certaine que son problème soit suffisamment grave pour justifier une consultation chez le psychologue.

Lorsque la conseillère principale d'éducation de Chloé lui propose de voir un psychologue pour parler de ses nombreuses absencesⁱ, elle accepte poliment. Cependant, elle a une mauvaise image des « psys », car elle en voit régulièrement depuis des années à cause de sa dyslexie et elle n'a jamais aimé ça. Elle arrêtera très vite de consulter pour le harcèlement parce qu'elle estime que ça ne sert à rien.

Du côté de Marie, Julie et Emma, ce sont les somatisations et/ou les passages à l'acte qui ont littéralement convoqué une prise en charge médico-psychologique. Ainsi, Emma sera suivie

ⁱ Voir le chapitre sur les stratégies d'évitement mentionnées avant.

pendant plusieurs années pour un problème de cleptomanie et elle nouera une très bonne relation avec sa psychologue. Son discours à ce sujet contraste avec celui d'Anaïs qui a aussi consulté – mais de façon très brève – pour des problèmes d'anxiété et de scarifications alors qu'elle est au début de ses études supérieures. Elle garde un mauvais souvenir de ces consultations.

Au final, ma mère a utilisé plusieurs fois le mot harcèlement et ça a été dit plusieurs fois par ma psy. Est-ce que l'école a bougé pour autant ? Non, c'est ma psy qui a tout fait quoi. C'est grâce à elle que je suis sortie de cette période. (Emma)

Mes parents m'ont soutenue avec l'idée que j'aïlle voir un psy. Mais je parlais plus à ma mère de mes difficultés qu'au psy. Je disais plus à ma mère sur le pourquoi je faisais ça, de ce que je ressentais pendant que je me coupais et tout. Le psy, ça ne servait à rien. (Anaïs)

Agir sur soi, changer son apparence ou son attitude

Certains participants ont décidé, à un moment de leur parcours, de ne plus prêter le flanc aux critiques et de **s'attaquer à ce qu'ils ont identifié comme une des causes du harcèlement** dont ils étaient l'objet. Cette démarche se concrétise souvent à l'occasion d'une période de transition et/ou de changement (changement de classe ou d'école, vacances d'été). Cette stratégie active « centrée sur le problème » s'avère parfois efficace. Nous noterons cependant qu'elle peut aussi marquer une forme d'adhésion de la victime au discours de son (ses) harceleur(s).

Laura était moquée par ses camarades parce qu'elle était jugée trop masculine dans son apparence. Elle s'est relookée en laissant pousser ses cheveux et en se maquillant. De son côté, Léa était raillée à cause de son poids. Elle a fait un régime.

On se moquait toujours de moi, vraiment tout le temps. Ce n'était pas juste des petites blagues, c'était vraiment blessant. Et donc, voilà, ça a duré, c'était vraiment interminable. Et puis après j'ai fait un régime où j'ai perdu énormément de poids et ça s'est arrêté, donc voilà. ... Pour moi, perdre du poids c'était comme oublier ce qui s'était passé. C'était redémarrer une nouvelle vie. Puis j'ai perdu vraiment très rapidement et du coup la 3e s'est bien passée. (Léa)

Parfois, les changements opérés sont comportementaux et « psychologiques ». Julie explique avoir combattu sa timidité. Elle est devenue plus combative. Emma dit s'être construit une carapace psychologique qui la protège des critiques.

J'ai trouvé ma place, entre guillemets, dans l'autre collège parce que j'ai mis ma timidité de côté pour aller vers les autres, ce que je n'avais jamais fait. (Julie)

Partager son expérience et aider les autres

Certains participants ont expliqué avoir accepté de participer à l'enquête afin de partager leur expérience pour qu'elle puisse être utile aux autres. Cette démarche s'inscrit dans un processus de reconstruction, elle marque **le désir de donner du sens à ce qu'ils ont vécu**. Le recrutement des participants s'est d'ailleurs réalisé sur les réseaux sociaux numériques dans des groupes de soutien aux personnes harcelées. Des anciennes victimes y sont très actives pour aider les autres.

Dans le même ordre d'idées, certains participants ont envie de fonder une association ou d'exercer un métier dans l'aide aux personnes, voire d'écrire un livre sur ce qui leur est arrivé.

On va dire que, pour moi, tout finit bien. Forcément, je l'ai encore en tête (le harcèlement), mais quand même. Je suis en formation aide-soignante en ce moment. J'ai envie d'aider les autres. Pour l'instant, j'ai une idée qui me trotte dans la tête et qui va peut-être finir par aboutir. J'aimerais écrire un livre sur mon passé. (Marie)

Maintenant, j'ai moins de mal à en parler. On va dire que j'ai l'impression que je peux commencer à en parler. Là, j'ai commencé à dire sur le groupe Facebook que je comptais essayer de monter mon association, etc. J'ai envie d'agir, mais pendant un moment, c'était vraiment tabou dans ma tête. Maintenant, je commence à vouloir que les jeunes n'aient pas le même problème. Que les choses avancent. (Léa)

Je suis quelqu'un qui a envie d'aider les autres parce que, moi, cette aide, j'aurais bien voulu l'avoir et je ne l'ai jamais eue. Et je pense que c'est ça le principal déclencheur du fait que je vais vers les autres. Enfin, vers les autres quand ils ont des problèmes, parce que rencontrer des personnes, j'ai un peu du mal encore. (Emma)

Discussion

Notre travail a porté sur un panel de petite taille de personnes ayant rencontré une ou plusieurs situations de harcèlement que nous pourrions qualifier de « sévères »⁶ en termes de durée, de fréquence, mais aussi de vécu des victimes. La taille de l'échantillon et ses caractéristiques nous invitent à rester prudents au moment de généraliser les résultats. Par exemple, toutes les situations de harcèlement ne présentent pas cette intensité. Cependant, notre échantillon s'est avéré homogène sur certains points et notamment sur le fait qu'**il s'agit de situations pour lesquelles l'entourage des victimes a mis du temps à réagir et/ou à trouver une solution**. C'est la raison pour laquelle ces témoignages ne sont pas représentatifs de toutes les situations de harcèlement, mais aussi pour laquelle ils sont très intéressants.

Dans notre échantillon, deux personnes ont rencontré une forme de harcèlement spécifique à Internet. Les témoignages que nous avons récoltés ne permettent pas de mettre en avant des éléments spécifiques particuliers aux harcèlements en ligne. La photographie compromettante qui était partagée sur les réseaux sociaux pour nuire à la réputation de Chloé a eu un impact sur sa vie au sein de sa classe. Lorsqu'elle évoque ses difficultés, elle parle de son isolement et des rumeurs dont elle est l'objet dans l'école de telle sorte que son histoire est assez semblable aux autres témoignages qui n'impliquent pas de cyberharcèlement. De son côté, Anaïs a été harcelée via Facebook au début de son adolescence. Cette situation n'était pas articulée à d'autres dimensions de sa vie comme l'école de telle sorte qu'elle a pu facilement s'en dépêtrer grâce à l'aide de ses parents. La situation deviendra plus compliquée lorsqu'elle sera harcelée autant en ligne que par téléphone et hors ligne, par un jeune homme qui fréquente la même école qu'elle. Ainsi, bien qu'il ne faille certainement pas en faire une règle absolue, il semble que **les situations de**

cyberharcèlement soient particulièrement difficiles lorsqu'elles sont liées à des personnes fréquentées également hors ligne. Cela confirme des résultats exposés dans la Note n°1 concernant l'intensité du vécu. Avoir un contact dans la vie réelle avec son cyber-agresseur, voire être agressé à la fois online et offline par la même personne, à l'école par exemple, sont des facteurs liés à l'intensité de la souffrance psychologique associée au harcèlement^{16,17}.

Notre objectif principal était d'investiguer la façon dont les participants ont fait face aux situations de harcèlement qu'ils ont rencontré et les ressources qu'ils ont mobilisées. Le caractère inductif de notre démarche a permis de faire émerger deux autres questions, liées à la première. D'une part, comment expliquer que certaines personnes soient confrontées régulièrement à des situations de harcèlement durant leur enfance et leur adolescence ? D'autre part, comment est-il possible qu'une situation de harcèlement puisse durer aussi longtemps, parfois plusieurs années ?

Ces questions nous ont amenés à nous pencher sur **les caractéristiques personnelles des victimes** (physiques, psychologiques). Celles-ci les prédisposeraient-elles à être harcelées ? Évidemment, il serait absurde d'éluider totalement cette dimension de la compréhension du phénomène. Par exemple, des éléments d'anamnèse apportent un éclairage intéressant dans certains cas. Trois participants ont connu de la maltraitance familiale. Celle-ci permet d'expliquer leurs réticences à parler à leurs parents des problèmes qu'ils rencontrent à l'école, mais aussi la difficulté qu'ils ont à identifier le harcèlement dont ils sont l'objet comme une violence inacceptable ou à imaginer qu'elle puisse être inacceptable pour les autres^j.

Nous devons cependant nous montrer extrêmement prudents dans nos interprétations et l'établissement de relation de cause à effet. Même s'il est possible d'identifier chez certains participants des caractéristiques qui pourraient expliquer leur fragilité, notamment en matière de harcèlement, ce n'est pas sur ces « facteurs » que nous avons envie d'insister. Il nous semble que nous risquerions alors d'entretenir une lecture de la situation basée sur les biais cognitifs évoqués avant comme l'erreur fondamentale d'attribution (Ross, 1977) et la croyance dans un monde juste (Lerner, 1980). Ce qui est interpellant, ce n'est pas le fait que certains sont plus fragiles ou plus maladroits que d'autres. **Ce qui est vraiment étonnant, c'est le fait qu'une situation de harcèlement puisse durer longtemps, quelles que soient les caractéristiques des protagonistes.**

La propension des victimes à cacher ou minimiser les faits à leurs parents est un des éléments d'explication de la durée de certaines situations de harcèlement. En effet, ce sont les parents qui sont généralement les plus à même de veiller au respect de l'intérêt de leur enfant, notamment lorsque des lieux de vie comme l'école n'agissent pas adéquatement. Nous avons vu dans la première note que **la relation aux parents et plus particulièrement la qualité de la communication**

^j Pour être précis, nous pouvons dire qu'ils identifient facilement le harcèlement comme très désagréable à leurs yeux, mais ils doutent du fait que les autres (les pairs, les adultes) puissent le percevoir comme inacceptable. Ils ont intériorisés comme normal le fait que des violences leur soient infligées.

sont des facteurs clés^{6,16,18,19}. La plupart des participants nous ont tous expliqué avoir fait des efforts pour cacher la situation à leurs parents et/ou en minimiser sa gravité. Les raisons évoquées sont multiples et nous n'allons pas les énumérer à nouveau. Nous nous limiterons à souligner quelques points communs entre certaines situations. Par exemple, Laura et Julie ne peuvent compter sur leurs parents qui sont eux-mêmes maltraitants. Thomas et Léa ont une bonne relation avec leurs parents, mais ceux-ci sont très exigeants et ils ne veulent pas les décevoir. C'est en partie ce qui explique leurs difficultés pour en parler avec eux et le sentiment de honte particulièrement présent dans leur discours. Marie et Chloé évoquent relativement rapidement leurs difficultés avec leurs parents et ceux-ci réagissent sans tarder. Il semble cependant que les problèmes réapparaissent, notamment parce que les solutions trouvées en coordination avec l'école sont peu efficaces.

Ce dernier point nous semble un élément majeur qui fait lien entre tous les récits. **À aucun moment, les réponses apportées par l'entourage des victimes n'ont été de nature pédagogique et/ou à aucun moment elles n'ont consisté dans un travail de médiation ou un travail sur les dynamiques de groupe.** Les difficultés vécues par les enfants n'ont fait l'objet d'aucun accompagnement qui permette de construire du sens au niveau collectif et de faire évoluer positivement les relations entre les protagonistes.

Probablement est-ce ce qui permet d'expliquer l'inefficacité des solutions apportées. Non seulement les réponses ont tardé à venir, mais elles se sont avérées peu satisfaisantes pour les victimes, leur laissant au passage un sentiment persistant d'injustice.

Ainsi, la durée particulièrement longue des harcèlements évoqués par les participants n'est pas liée au fait qu'ils n'en ont parlé à personne ou qu'il n'y a eu aucun témoin. Elle est, in fine, liée à **une difficulté à penser les relations entre jeunes et à l'absence de réponse adéquate à disposition des protagonistes.** Les participants ont tous évolué dans des contextes scolaires dans lesquels la question du harcèlement et des situations conflictuelles entre élèves ne faisaient pas l'objet d'une attention particulière. Aucun d'entre eux n'a évoqué un dispositif, une procédure ou une personne en particulier susceptible d'apporter une réponse aux problèmes relationnels. Des conditions dont nous pouvons penser qu'elles sont particulièrement susceptibles d'amener les témoins à se désengager moralement.

Ainsi, outre les aspects de fragilité individuelle et l'importance de la communication avec les parents, d'autres dimensions nous semblent importantes :

- La possibilité offerte par les milieux de vie d'évoquer son vécu et de penser collectivement les aspects relationnels.
- La présence ou non de solutions (dispositifs, procédures, personnes relais, etc.) qui permettent de traiter la question du harcèlement.
- La tolérance plus ou moins grande des lieux de vie à la violence entre personnes, notamment psychologiques. En effet, les biais cognitifs mentionnés par Bandura ou

Lerner ne sont pas uniquement le fruit d'un soliloque, ils s'inscrivent dans un contexte culturel plus ou moins tolérant à ces explications.

Il est d'ailleurs très intéressant de constater que les victimes ont dû adapter les signaux envoyés à leur entourage et produire des symptômes que leur milieu était prêt à prendre en charge. Il s'agit, en l'occurrence, de problèmes somatiques et/ou de passages à l'acte. Autant de manifestations qui pourront être interprétées dans l'après-coup comme des signes de leur fragilité psychologique, mais qui peuvent aussi se voir comme une façon de faire entendre une souffrance qui n'était pas audible par leur environnement.

Pistes pour le futur

Nous sommes tous plus ou moins outillés psychiquement pour gérer nos émotions et entretenir des relations satisfaisantes. Ces différences interindividuelles sont une partie importante de l'équation qui permet de comprendre les situations de harcèlement. Cependant, nous ne devons pas sous-estimer le contexte en tant que facilitateur ou non des relations entre les personnes. La précarité symbolique et les difficultés relationnelles des uns et des autres peuvent être compensées ou majorées par ce qui est mis en place dans les lieux de vie. C'est le cas à l'école, mais aussi dans d'autres espaces comme les réseaux sociaux numériques, par exemple.

Nous pourrions déployer une longue liste de dimensions qui peuvent être soutenues^k par la culture, le cadre et le projet d'un lieu de vie comme un établissement scolaire : l'écoute proposée par les adultes, les moments dédiés à l'expression du vécu, la place donnée à la bienveillance, à la collaboration, à l'empathie, etc.

Se pose alors la question de tout ce qui est mis en place concrètement dans ces différents lieux et qui aide les enfants et les adolescents plus fragiles à entretenir des relations satisfaisantes avec les autres et qui diminue la probabilité qu'une situation de harcèlement s'éternise sans trouver une réponse éducative adéquate.

^k Le colloque "Santé mentale et École" organisé par le CRéSaM le 13 octobre 2016 à l'occasion de la semaine de la santé mentale a permis d'identifier 8 points d'attention et 11 pistes d'action pour soutenir le bien-être dans les établissements scolaires. Le rapport issu de cette journée est consultable en suivant [ce lien](#).

Bibliographie

1. Galand, B., Hospel, V. & Baudoin, N. *Prévalence du harcèlement en Fédération Wallonie-Bruxelles : Rapport d'enquête* . (2014).
2. Minotte, P. & Bivort, C. *Les usages jeunes des espaces numériques dédiés aux jeux d'argent et de hasard - Rapport du CRéSaM*. (2015).
3. Klein, A., De Cock, R., Minotte, P., Rosas, O. & Vangeel, J. *Compulsive Computer use and Knowledge needs in Belgium: A multimethod approach*. *belspo.be* (2013).
4. Kerivel, A. Recueillir l'expérience d'enfants : de la théorisation enracinée à l'innovation méthodologique. Violence, harcèlement et empathie du point de vue d'élèves de 9 à 12 ans. *Approch. inductives Trav. Intellect. Constr. des connaissances* **2**, 95 (2015).
5. Guillemette, F. & Ph, D. L'approche de la Grounded Theory; pour innover? *Rech. Qual.* **26**, 32–50 (2006).
6. Ortega-Barón, J., Buelga, S. & Cava, M.-J. The Influence of School Climate and Family Climate among Adolescents Victims of Cyberbullying. *Comunicar* **24**, 57–65 (2016).
7. Catheline, N. *Le harcèlement scolaire: « Que sais-je ? » n° 4038*. (Presses Universitaires de France, 2015).
8. Ross, L. The Intuitive Psychologist And His Shortcomings: Distortions in the Attribution Process. *Adv. Exp. Soc. Psychol.* **10**, 173–220 (1977).
9. Desrumaux, P. Harcèlement moral au travail, survictimation et problèmes du harceleur : quand les victimes sont jugées aussi responsables que leurs harceleurs. *Les Cah. Int. Psychol. Soc.* **Numéro 73**, 61 (2007).
10. Bandura, A. *Moral Disengagement: How People Do Harm and Live with Themselves*. (Worth Publishers, 2016).
11. Lerner, M. J. & Simmons, C. H. Observer's reaction to the 'innocent victim': Compassion or rejection? *J. Pers. Soc. Psychol.* **4**, 203–210 (1966).
12. Levasseur, C. Désensibilisation morale et légitimation de l'intimidation entre pairs au secondaire. (Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, 2016).
13. McGregor, S. L. T. Conceptualizing Immoral and Unethical Consumption Using Neutralization Theory. *Fam. Consum. Sci. Res. J.* **36**, 261–276 (2008).
14. Sykes, G. M. & Matza, D. Techniques of Neutralization: A Theory of Delinquency. *American Sociological Review* **22**, 664 (1957).
15. Bowlby, J. *Attachement et perte. : Volume 1, L'attachement*. (Presses Universitaires de France, collection Le fil rouge, 2002).
16. Ybarra, M. L., Diener-West, M. & Leaf, P. J. Examining the Overlap in Internet Harassment and School Bullying: Implications for School Intervention. *J. Adolesc. Heal.* **41**, 42–50 (2007).
17. Mitchell, K. J., Jones, L. M., Turner, H. a, Shattuck, A. & Wolak, J. The Role of Technology in Peer Harassment: Does It Amplify Harm for Youth? *Psychol. Violence* No Pagination Specified (2015). doi:10.1037/a0039317
18. Arsène, M. & Raynaud, J. P. Cyberbullying (ou cyber harcèlement) et psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent: État actuel des connaissances. *Neuropsychiatr. Enfance. Adolesc.* **62**, 249–256 (2014).
19. Ybarra, M. L. & Mitchell, K. J. Youth engaging in online harassment: Associations with caregiver-child relationships, internet use, and personal characteristics. *J. Adolesc.* **27**, 319–336 (2004).

Directrice de publication : Christiane Bontemps

Rédacteur en chef : Pascal Minotte

Nous contacter :

CRéSaM - Centre de Référence en Santé Mentale, asbl
Boulevard de Merckem, 7 - 5000 Namur

081/25.31.42 - p.minotte@cresam.be

Site Internet : <http://www.cresam.be/>